

FRÉDÉRIC METZ
(Institut de démobilisation)

*Les yeux d'Œdipe
(inutiles, sauvés)*

QUAND LE GOOGLE, FACE AU MONDE,
SAURA VOIR ET NOMMER

PONTCERQ

© **Éditions Pontcerq, 2011**

ISBN : 978-2-919648-05-4

Éditions Pontcerq

12, rue de Chateaudun

35 000 Rennes

pontcerq@gmail.com

<http://pontcerq.toile-libre.org>

« “Et je l’en amenré sanz faille,
Tote a force, voille o non,
Et li ferai nomer son nom”.
Lors se fait armer tot a san.
Armez est et montez, va s’an
A celui qui tant antandoit
As .III. gotes qu’il esgardoit
Qu’il n’avoit d’autre chose soig. »

Chrestien de Troyes, *Perceval*
(v. 4218-4225)

« ATHÉNA : Qui donc êtes-vous ?
Je m'adresse à tous également... »

Eschyle, *Les Euménides*

L N'EST PAS SÛR QUE NOUS MESURIONS BIEN la puissance du google, ni les conséquences proches, brusques, considérables, qui de cette puissance vont surgir bientôt. La puissance du google est aujourd'hui faible et limitée encore, pour la raison qu'elle ne s'exerce jamais que par les mots. Le google, même s'il en donne, ne se nourrit pas encore d'images. Il en livre, en propage et transmet, mais ce n'est pas lui-même qui les reconnaît ; ce n'est pas lui-même qui nomme. Le google ne *voit* pas encore. L'apparition d'un oiseau inconnu, d'un tableau inconnu, d'un homme inconnu, lui résiste encore. Il ne peut rien m'en dire tant que je ne lui donne pas leur nom. Il veut leur nom. Il me faut connaître moi-même leur nom et le lui donner. Même le google-images, en réalité, passe par les noms : il ne reconnaît pas lui-même Joyce sur la photographie qu'il nous livre de Joyce. Il ne la sort de ses tiroirs, si nous lui demandons une image de Joyce, que parce que le mot « Joyce » est en légende, attaché, ou que la photographie a été enregistrée sous ce nom — un œil, humain encore, l'a reconnu pour lui.

Mais l'on peut assez raisonnablement penser que l'accélération du travail des machines (perfectionnement du matériel et amélioration des techniques de calcul) permettra, dans quelques années, que le google soit aussi performant sur l'image qu'aujourd'hui sur le mot. C'est-à-dire que la machine ne fera plus seulement sa recherche parmi les milliards de mots, noms et phrases, mais parmi les milliards d'images des choses, présentes dans le google — cette copie du monde. Alors, la machine sera capable, à partir d'une photographie qu'on lui en donnera, d'identifier Joyce. Il lui suffira de rapprocher, par calcul des ressemblances, une image encore anonyme, qu'on lui en donnera, d'une autre image présente dans le google, déjà identifiée — et au bas de laquelle elle n'aura plus qu'à lire le nom. À partir de la photographie, la machine livrera le nom — le nom de Joyce, le nom, aussi, de l'oiseau, le nom de tout autre objet du monde inconnu de nous... Nous donnerons l'image, elle dira, l'ayant reconnu : « C'est Joyce. » Cela pose encore, actuellement, quelques problèmes techniques en raison, notamment, de l'orientation du visage par rapport à l'objectif de l'appareil photographique, de sa transformation avec l'âge, de la variabilité des ombres et des éclairages tombant sur lui, en raison aussi de la possibilité du sourire, de la grimace et du sanglot. La masse des calculs impliqués est considérable ; mais ces problèmes ne sont que de quantité, ils seront vaincus. On saura bientôt identifier un visage, toujours, malgré l'angle et l'ombre. (Pourquoi est-on encore si exigeant aujourd'hui sur les normes de nos photographies d'identité — sinon pour, dans ce cas particulier, encore restreint à l'usage policier, faciliter le travail de recherche et de reconnaissance des machines ? Mais ces exigences — ne pas

sourire, se tenir dans le cadre, droit, centré — seront bientôt superflues.)

*

La vie était faite d'énigmes lentement levées, d'énigmes lentes, sans nombre, levées une à une. Et d'observations, lentes, précieuses, donnant, à partir de l'expérience, une connaissance — fragmentée, fragile, faite d'esquisses, en sursis, mais une connaissance quand même, fabriquée lentement. Kant, quand il se demande ce que c'est que connaître, écrit que *toutes nos connaissances commencent avec l'expérience*¹. Et cela est vrai encore, massivement, aujourd'hui. Tout, bientôt, commencera avec la connaissance.

Voilà une suite nouvelle que nos machines, grâce à l'extension du google, et couplées sur lui, rendront bientôt possible : je croise dans la rue une personne qui m'est inconnue ; j'obtiens d'elle une photographie, prise discrètement — ou non —, au moyen d'un appareil photographique devenu très petit ; je demande à la machine de (ou mieux : la machine se met aussitôt, automatiquement, à) rechercher l'identité de cette personne. Cela ira comme suit : s'il existe une photographie de cette personne sur le google, la machine, devenue capable de comparer des images et d'acquiescer à une ressemblance entre elles, la trouve ; si, sous cette photographie d'elle trouvée sur le google, il y a son nom, j'ai son nom ; après, c'est le google des mots, le bon vieux google qui existe déjà aujourd'hui, qui à partir du nom me livre tout sur la personne. Tout, c'est-à-dire : tout ce qu'elle aura eu la négligence de laisser traîner,

mots et autres images — mais aussi tout ce que d'autres auront livré sur elle, jeté intentionnellement ou non, négligemment ou non — dans le champ du google.

Dans ce que nous décrivons ici, il faut bien distinguer deux niveaux : 1° la reconnaissance-nomination (qui va du réel, ou de l'image du réel, au nom) ; 2° le renseignement (qui, du nom, redescend au réel ou à l'image du réel). Ce deuxième aspect, le renseignement, existe déjà (par le google des noms). Ce qui manque aujourd'hui pour que l'ensemble fonctionne, c'est le premier aspect : la reconnaissance des choses du monde par la machine, qui n'existe pas encore, mais dont on peut raisonnablement penser qu'elle viendra très bientôt. Certes, même alors, la machine ne pourra jamais reconnaître un objet que numérisé. Mais, précisément, le google est la numérisation gigantesque des choses du monde. Le google, à terme, contiendra le monde numérisé. Et c'est à partir de lui, de ce réservoir colossal d'images, et connectée à lui, que la machine deviendra capable de reconnaître et de nommer. Le moteur de recherche qu'est le google, quand il va se mettre à fonctionner vraiment sur les images, à les comparer entre elles, à acquiescer, statistiquement, aux ressemblances qu'elles ont entre elles, à les reconnaître donc, va devenir machine capable de nomination.

Et le problème n'est donc pas, comme on le voit écrit çà et là, partout, la virtualisation : soit l'existence de mondes imaginaires, parallèles, détachés... Peut-être même n'y aura-t-il jamais, *réellement*, que le seul, unique monde réel. Le problème véritable n'est donc pas l'émergence d'autres mondes, virtuels, parallèles au premier, dérivant, détachés de lui — mais la possibilité de la reconnaissance de ce

monde-*ci*, monde réel, par les machines. Car c'est sur le réel, dans le monde réel, dans ce monde-ci, dans notre monde, non dans quelque monde parallèle, que les conséquences de cette reconnaissance vont descendre et se faire.

*

Déjà, dans les aéroports, les machines commencent, paraît-il, à effectuer elles-mêmes les contrôles d'identité, c'est-à-dire : elles sont capables de comparer une photographie d'un visage et le visage de cette photographie, puis de dire, « oui » ou « non », si c'est lui. Or, pour une machine, une identification n'est jamais qu'une succession de comparaisons terme à terme — qu'un acquiescement vient clore : « c'est lui », « le voilà ». Qui peut comparer terme à terme peut rechercher. Même si cela prend du temps. Et, de fait, ce n'est plus, d'un point de vue informatique, qu'une question de temps et de vitesse de recherche. Pour gagner du temps dans cette recherche, pour ne pas avoir à comparer un à un jusqu'au dernier, pour ne pas, à partir d'une photographie, devoir faire défiler toute la liste des humains et s'exposer à la malchance de ne tomber sur le bon visage qu'à la fin de la recherche, il va s'agir de *trier* les visages : inventer des critères et des méthodes pour le colossal tri des têtes humaines. Et cela vaut pareillement, bien au-delà des visages, pour toutes les sortes d'êtres du monde. Car la reconnaissance par la machine est aveugle. Se faisant hors de la mémoire involontaire, vivante, instantanée, hors de l'expérience, elle ne sera jamais rien d'autre que la mise en relation de deux images dont une comparaison terme à terme, aura jugé, statistiquement, qu'elles se « correspon-

dent » ; qu'elles sont image du même. Calcul de ressemblance, confrontation de traits, d'angles, de plans : la reconnaissance de la machine, donc, est bien besogneuse ; mais il suffit que la machine accomplisse sa petite besogne à une vitesse sidérale pour se rendre capable, malgré tout, dans quelques années, de reconnaître mieux que nous, avec plus de certitude que nous, des apparitions, sur une image, du visage de notre propre mère.

*

Nous ne parlons pas, *ici*, d'utilisation policière — ni de la destruction de toute clandestinité possible. Nous ne parlons pas non plus, *ici*, de la peur que les machines prendraient alors le pouvoir, ni de la peur pour notre « liberté », ni même de la peur de polices devenues omniscientes et surpuissantes. Nous parlons, bien plus simplement, d'une révolution — colossale et parfaitement simple — du quotidien et de la vie. D'une modification radicale de ce que bientôt voudront dire, par exemple : marcher dans la rue, adresser la parole à la personne inconnue ; regarder dans la haie s'agiter l'oiseau, et entendre sa colère quand on passe ; avoir à l'oreille une mélodie dont on ne se remet pas le nom, six notes enfouies, remontées, et têtues ; ou, de loin, voir surgir, s'allumer, la tache orange que fait une robe dans les flots d'une foule.

Nous parlons de la disparition définitive *des choses d'abord inconnues*.

De toute personne, avant qu'elle ait rien dit, avant que vous ayez rien regardé d'elle, rien vu, votre ordinateur — pas plus grand qu'un téléphone, étant votre téléphone —

vous donnera l'âge, l'histoire, la généalogie, le CV, et quelques centaines de photographies prises ici ou là (y compris, peut-être, des photographies sur lesquelles elle ne constitue qu'un second plan non voulu, mais où le google aura eu la puissance d'aller la reconnaître). Il vous dira tout (disons : beaucoup) d'elle. Et cela ne vaut pas que pour la reconnaissance des personnes. Il y a aussi la reconnaissance de l'oiseau inconnu, dans la haie, celle du tableau inconnu, et celle de la mélodie. La machine devient capable de me donner le nom de tout ce qui m'apparaît. Elle reconnaît et nomme tout ce que je vois. C'est le savoir donné sans médiation — sans expérience qui précède, et sans vie ; le savoir qui ne vient pas du passé ; le savoir qui n'est pas du passé, mais qui est du présent recommençant et recommencé toujours ⁱⁱ. La machine, partout, devance ma connaissance et mon désir de connaître. Où trouverai-je le désir d'apprendre, de faire connaissance, quand ma machine m'indiquera sur tout, d'elle-même, d'avance, toujours déjà tout ⁱⁱⁱ ? C'est la fin d'apprendre. Et la fin de la surprise, d'être surpris. Et c'est la fin de l'inquiétude.

*

L'invention du google, sans doute, poursuit à un degré inespéré cette « libération de la mémoire », commencée dans l'écriture et le livre, et sur laquelle Leroi-Gourhan, le premier, s'interrogeait en 1965, dans *Le Geste et la parole* ^{iv}. A eu lieu en effet, avec le livre, une extériorisation de la mémoire, de même qu'avait eu lieu, aux commencements de l'histoire humaine, une extériorisation de la main dans l'outil. Pourtant, précise Leroi-Gourhan, tant que le livre

devait être lu de manière linéaire, continue, totale, rien encore n'était brisé de l'expérience fondamentale de connaître. Dans un premier temps, l'apparition de l'écriture et du volume écrit, étant « notation linéaire de la pensée » ne rompait pas le mouvement traditionnel : car « les écrits sont chacun une suite compacte, rythmée par des sigles et des notes marginales, dans laquelle le lecteur s'oriente à la manière du chasseur primitif, le long d'un trajet plutôt que sur un plan. » La mémoire individuelle, et la perception, restent sollicitées à l'intérieur du livre comme elles l'étaient à l'intérieur de la forêt ou sur la surface de la steppe : suivant passées et sentes ; s'orientant à la bizarrerie d'un arbre ; à la pente d'un sol ; de proche en proche ; au ras. « La conversion du déroulement de la parole en un système de tables d'orientation n'est pas encore acquise. » Et c'est encore la mémoire d'un seul, la mémoire d'une vie, la mémoire du passé, qui est sollicitée par cette ligne qu'est le livre : « La matière des manuscrits antiques ou médiévaux est faite de textes destinés à être fixés à vie dans la mémoire des lecteurs. » À vie. Leroi-Gourhan voit bien que le drame commence — c'est-à-dire que la tragédie finit — avec l'invention de la « table des matières », des « index alphabétiques en fin de volume » et des « fiches » : « l'œil et l'esprit » ne sont plus « contraints de suivre », alors, « le déroulement rectilinéaire de l'écriture ». La table des matières est presque un « mythogramme » : elle « ne contient plus d'éléments de syntaxe mais des mots libres sur lesquels le lecteur compose sa consultation ». Or le google n'est au fond que la table des matières totale du savoir humain total — et qui a la rapidité, l'instantanéité, d'une foudre s'abattant. Le google est exactement la prolongation de cette recherche mythogramma-

tique. Il est pensée sans syntaxe, sans continuité, sans récit, pensée hors-la-ligne : c'est la cohue des mots, libérés des phrases, flottants, aveugles, se heurtant, atomiques — mais que le google va pêcher pourtant un à un, sans erreur, sans oublier d'aucun, et aussi sûr et rapide qu'une foudre.

Leroi-Gourhan dit qu'une fois apparue la table des matières, c'est « par l'extérieur », désormais, que « se fait le travail d'orientation dans l'écrit ». Le fichier bibliographique des premières bibliothèques était « un véritable cortex cérébral extériorisé » ; et le google n'est, de ce point de vue, que la continuation gigantesque et instantanée de ce que furent ces fichiers bibliographiques : les cent tiroirs de bois, interminables, obscurs, rangés, et le milliard de fiches abrité en eux. Après la main, la mémoire individuelle a donc commencé, avec les premières tables à l'arrière des livres, puis avec le fichier, son « extériorisation progressive ». Le google, en ce sens, ne fait rien que poursuivre cette extériorisation ; mais avec une radicalité et une puissance telles que, peut-être, il l'achèvera bientôt. Il réalise la prédiction, osée par Leroi-Gourhan, de l'apparition de « machines à se souvenir de tout ». Or, remarquait en même temps Leroi-Gourhan à propos de ce fichier, c'est une « mémoire mécanique » ; « c'est une mémoire sans moyens propre de remémoration ». C'est donc, aussi, une connaissance sans récit et sans expérience — une connaissance de linéarité rompue. C'est une connaissance qui n'est plus arrachée au magma de la perception, ni issue lentement d'elle — c'est une connaissance de confrontation et de tri, donnée dans le choc ^v.

*

Aristote dit que l'effet propre de la tragédie, fondamentalement, repose sur le problème, décisif, de la reconnaissance. Or, celle-ci ne s'exposera plus désormais à aucun retard possible — à aucun dysfonctionnement ou empêchement possibles. Avec le google à venir, le problème de la reconnaissance est dissout.

C'est la fin de la tragédie.

Électre, malgré la boucle de cheveux posée sur le tombeau, n'était pas sûre de reconnaître le frère exilé et revenu : « *Est-ce vraiment Oreste qui parle par ta voix ?* » (*Les Choéphores*). Athéna, elle-même, déesse pourtant, dans son temple, ne savait reconnaître d'abord ni Oreste, mortel, ni les Érinyes, divinités. « *Qui donc êtes-vous ? Je m'adresse à tous également : à cet étranger accroupi devant mon image ; à vous aussi, qui ne ressemblez à nulle créature.* » (*Les Euménides*) Avec le google qui vient, c'est la fin des étrangers, et la fin des créatures qui ne ressemblent à nulle autre.

Or Aristote estime que c'est de la reconnaissance que « *naît le bonheur ou le malheur des personnages* ». Elle est ce « *passage de l'ignorance à la connaissance, qui produit l'amitié ou la haine entre les personnages destinés au bonheur ou au malheur* ». Et il ajoute que, dans la tragédie, « *les plus belles reconnaissances sont celles qui se font en même temps que la péripétie, comme dans Œdipe.* » Que seront les péripéties quand tout, d'avance, sera toujours déjà connu ? Où iront cette amitié et cette haine que la reconnaissance, d'après Aristote, était capable de produire ? Avant toute perception, nous saurons déjà tout. Nous saurons toujours déjà tout — avant d'avoir rien regardé et rien aimé. Nous serons mis à l'abri — hors d'atteinte de la tragédie, de l'aventure ; et comme hors d'atteinte de toute perception.

Et c'est accessoirement, aussi, la fin de la comédie et des déguisements, métamorphoses, masques. Zeus, Amphitryon, Sosie, etc.

*

Alors, disions-nous, ce sera le savoir donné sans médiation — le savoir sans expérience qui précède, et sans vie. Un savoir terriblement rapide et léger, comme un nom venant se poser, avec une trajectoire de flèche, sur la peau d'une bête ou d'une fleur inconnue... Un savoir terriblement lourd pourtant, terriblement lourd aussi : il pèse soudain sur ma vision ; il appuie tout son poids... Le voilà, ce savoir, qui vient, et alourdit le monde entier, de tous ses mots. Le voilà qui harnache toute chose qui m'apparaît sur son nom, l'y haubane, charge toute chose qui m'apparaît du fardeau de son nom. Et ces mots et ces noms, je suis condamné à les savoir sans les avoir appris. Peut-être alors deviennent-ils d'ailleurs, pour moi, tous ces noms et ces mots, moins des noms et des mots, que de simples codes. Ils sont extérieurs et étrangers, comme sont les codes. Ils donnent accès à la chose, ils l'identifient mieux que des mots. Mais ils ne la donnent pas. Ils ne me lient plus à elle, comme pouvait le faire un nom véritable — nom enseigné, entendu, répété, appris ; nom enfoui. Les codes tombent du côté des choses, ils sont, avec elles, des choses. Ils sont seulement des choses, et me laissent alors seul, de mon côté, coupé d'elles, et sans désir d'elles.

Le nom de la fleur, avant le google — que ce nom fût de ceux appris lentement, péniblement, de ceux reçus d'un enseignement, d'une leçon, gaie ou triste ; ou qu'il fût de

ces mots ancrés au plus enfoui parmi les tout premiers appris dès l'enfance, dans le bosquet, ces mots qui fonctionnaient comme des masses sonores, pimpantes, bruyantes, joyeuses, autant que comme des signes — le nom de la fleur, avant le google, d'où qu'il venait, avait quelque chose de la tête d'un bourdon, qui la pénètre. Le nom entrait dans la fleur. Il devenait une part d'elle, se faisait une part de sa forme ou de sa couleur, une part de son allure, un étage de son parfum. Le code, lui, n'est que posé sur elle, il n'y entre pas, n'y mord pas, ni même ne la touche. L'aura de la fleur, comme de tout autre être, venait justement de cette lenteur avec laquelle elle s'était donnée, m'avait été donnée — elle et son nom... La fleur était chargée de tous les souvenirs accumulés par la connaissance lente — expérience — qui en avait été faite, auprès d'elle. C'est cela l'aura d'une chose — cette charge de passé. Le google, en ce sens, sera la destruction de toute aura, de toute expérience — et de toute enfance ^{vi}.

*

Le google qui arrive viendra détruire l'aura du monde. Car il est une mémoire imposée, externe, instantanée, toujours volontaire, et condamnée à l'exactitude — dans l'erreur y compris. L'aura d'un objet offert à la perception était au contraire l'ensemble des images qui, surgies de la mémoire involontaire, du passé, tendaient à se grouper autour de lui ^{vii}. Elle était cette expérience sédimentée sur un objet lentement connu ; elle venait s'installer sur lui, autour de lui, comme en couronne. Mais, précisément, que reste-t-il de mémoire involontaire attachée à un être du

monde, quand cet être est *connu* d'abord, avant que d'être *regardé*? La malédiction du google est d'aller bien trop vite, c'est-à-dire, simplement, plus vite que nous-mêmes : il ne laisse pas le temps à la mémoire involontaire de faire ses nœuds. Or elle est lente ; et les nœuds sont de longues complications accomplies lentement. En elles, le temps qu'il faut pour nouer entre avec, dans le même nœud, que cela, précisément, que l'on noue. Le google, impatient, condamne à la mémoire volontaire — au savoir immédiat, brusqué, exact, premier.

En perdant leur aura, les choses perdent aussi le pouvoir qu'elles avaient de « lever les yeux ». Nous ne leur laisserons plus le temps de rendre le regard que nous leur faisons. Nous les percerons toujours d'un signe (d'un nom exact), comme les corps des papillons sur la planche, avant qu'elles aient eu le temps de relever leurs yeux sur nous. Le réel, recouvert et comme percé de ses noms — de simples codes —, sera muet et sans yeux. Et s'il a des yeux, ce seront des yeux sans regards.

*

Walter Benjamin décelait déjà une telle crise de la perception au milieu du XIX^e siècle ; et Baudelaire fut, selon lui, le poète de cette crise. Le google, aujourd'hui, semble achever cette crise sans retour. Qui trouvait Benjamin excessif dans son jugement sur la modernité devra réviser sa lecture lorsque le google qui se prépare, celui qui nomme, sera venu. Et qui n'a pas compris Benjamin, alors, le comprendra comme d'un coup^{viii}. « Baudelaire décrit des yeux qui ont perdu, pour ainsi dire, le pouvoir de regarder. » C'est la

grande ville, la foule, qui, d'après Benjamin, furent à l'origine de cette crise de la perception : « Que l'œil du citadin des grandes villes soit surchargé de besognes qui ne visent qu'à sa sécurité, la chose est claire [...]. Le regard qui s'assure de la sûreté du lieu ne se perd pas rêveusement dans les lointains. » Quand le google sera venu, c'est à une autre surcharge (une surcharge de savoir exact et volontaire) que notre regard, une seconde fois, aura à succomber. Mais le résultat sera le même, exactement : « des yeux qui ont perdu, pour ainsi dire, le pouvoir de regarder » ; et une expérience devenue « inhospitalière, aveuglante ».

Dès lors, il y aurait, du monde d'avant google au monde d'avec, la même différence que celle que Benjamin décèle entre la peinture (réalité dont aucun œil ne se peut jamais rassasier) et la photographie (laquelle rassasie).

*

Le monde d'avec google sera une perception rassasiée ; toujours déjà finie, avant d'avoir commencé ; toujours déjà contentée ; sans désir ; toujours déjà faite ; sans violence. La violence de la perception, si l'on en croit Merleau-Ponty, consistait précisément dans le sursis et le flottement auxquels toute chose était, par elle, comme abandonnée ; dans cette incertitude à laquelle toute chose était livrée — et laissée sans défense à la possibilité d'une relégation, d'un repentir, d'une réévaluation... Il pouvait y avoir première connaissance, puis reconnaissance. La connaissance avait toujours à se réajuster, à se vérifier, à se refaire. Et c'était à ce prix qu'il y avait des « autres », et à ce prix qu'il y avait des « choses ». « *De même quand je dis que je connais*

quelqu'un ou que je l'aime, je vise au-delà de ses qualités un fond inépuisable qui peut faire éclater un jour l'image que je me faisais de lui. C'est à ce prix qu'il y a pour nous des choses et des "autres", non par une illusion, mais par un acte violent qui est la perception même ^{ix}. »

Avec le google, il n'y aura plus de ces « autres » ni de ces « choses ». Le google éteint la violence de la perception.

*

Une variante (un peu plus spectaculaire). Il se peut également, mais cela dépendrait d'une décision politique et légale, que toute cette reconnaissance se fasse de manière plus simple encore : si nous acceptons de porter sur nous un émetteur-capteur (mais nos téléphones portables sont déjà de tels émetteurs-capteurs) qui signalerait notre présence à tous les présents-alentour (c'est-à-dire : êtres munis de semblables appareils, présents autour de nous), qui inversement seraient informés des présences autres. Ainsi, attablé quelque part, assis dans un métro, auriez-vous sur chacun des présents-alentour les noms — et avec les noms, tout ce que le google des mots (le renseignement) voudra bien vous donner. Avec de tels capteurs on vous signalera aussi, si vous avez mis en marche cette fonction, toute personne de votre connaissance (c'est-à-dire de votre « agenda », liste d'« amis » ou « contacts ») dans un rayon de x mètres (x est un paramètre à régler par vous, déterminant ce que vous déciderez d'appeler « alentour »). Ou bien encore, vous pourrez demander que votre ordinateur vous signale, en vibrant, clignotant, sonnante, toute présence-alentour répondant à tel

profil, et susceptible, pour une raison ou une autre, de vous intéresser. La vie était faite de hasards.

Alors ce serait aussi la fin (en plus de celle de la tragédie, de la comédie, de l'expérience) du hasard.

Cette variante est un peu plus spectaculaire, puisqu'elle suppose un gadget technologique et une décision politique. Mais elle ne change rien à ce que donne déjà le ton fondamental, le fait fondamental : la reconnaissance à venir des choses par le google, dont nous parlons ici.

*

Une chose apparaît et, si je la *connais*, je dis son nom — mais comme on dit le nom d'une personne qu'on salue. Cette nomination me la donne.

Dans la *Genèse*, Adam seul nommait les animaux et oiseaux que Dieu faisait défiler sous ses yeux. Salut ! Lapin ! Ours ! Pouillot ! Salut !

Une chose, désormais, apparaîtra — et ce n'est plus moi qui dirai son nom.

Or dire le nom de la chose quand elle m'apparaissait était la manière de faire que (et de témoigner que) cette chose trouvait grâce à mes yeux : « *car tu as trouvé grâce à mes yeux et je te connais par ton nom*^x ». »

Dire le nom de la chose quand elle m'apparaissait était la manière aussi de la faire mienne — mais dans une possession qui était scellée par le mot, et conclue dans l'aura d'une expérience véritable. Car c'est moi-même encore qui nommais. C'était dire à la chose : « *Ne crains pas, car je t'ai rachetée, je t'ai appelée par ton nom, tu es à moi*^{xi}. »

Et c'était dire à la chose : Salut ! Je te vois ! Chose ! Salut à toi !

Et c'était donc faire une alliance avec elle, pour le passé et l'avenir, par-delà les temps.

*

Leroi-Gourhan ne fait pas, dans *Le Geste et la parole*, le portrait pessimiste d'une évolution humaine condamnée au malheur. Il commence au contraire par insister sur la « disponibilité » dans laquelle ces extériorisations, de la main puis de la mémoire, ont d'abord laissé l'homme et le corps de l'homme — au contraire des espèces animales condamnées à la spécialisation dans leur corps^{xiii}. Ainsi « cette propriété unique que l'homme possède de placer sa mémoire en dehors de lui-même, dans l'organisme social » aurait été, comme l'outil pour la main qu'il libère de la spécialisation et qu'il tient disponible pour autre chose, une manière de garder disponible et ouverte, libre pour autre chose, la mémoire de l'homme... Pourtant, au stade suivant de l'évolution des outils, la main se trouvait bien condamnée à sa régression totale : quand elle n'a plus à apporter, même indirectement comme au stade précédent, son « impulsion motrice », mais se contente de déclencher un processus moteur, par surcroît éventuellement programmé, c'est, non plus la libération de la main qui se poursuit, c'est sa régression qui commence. Dans le dernier stade de l'évolution des outils, en effet, les bénéfiques reviendraient à l'espèce seule : l'individu, lui, paie ce progrès par le travail en miettes, travail imperméable à l'expérience — et qui, surtout, est la négation de sa main, soit : de son humanité.

Or il paraît légitime de se demander si le passage au google qui reconnaît et nomme ne correspondrait pas lui aussi à ce stade de l'évolution où la mémoire, après avoir été tenue disponible par son extériorisation dans le corps social, dans les livres par exemple, entamerait à son tour, à la suite de la main, l'impitoyable régression. Et alors les bénéfiques, comme ceux de l'usine, ne seraient plus que pour l'espèce, et le malheur, tout entier pour l'individu ; « les possibilités de confrontation et de libération de l'individu reposent sur une mémoire virtuelle dont tout le contenu appartient à la société. »

Dès lors, nous retrouverions maintenant, *pour la mémoire*, les questionnements inquiets que Leroi-Gourhan avait fait entendre en 1965, *pour la main*. Et en effet, qu'en sera-t-il de l'homme lorsque celui-ci aura « fini de s'extérioriser », et que son corps ne sera plus qu'un fardeau inutile, embarrassant, suranné ? L'homme n'a-t-il donc d'« autre signification que d'être l'auteur d'un appareillage surhumain » ? C'était la question posée par Leroi-Gourhan pour la main. Notre question suit, parallèle à la sienne, valant pour la mémoire : que restera-t-il du corps de l'homme — quand, après le travail, c'est-à-dire l'action sur le monde, c'est la perception du monde elle-même, et la mémoire du passé, qui auront été extériorisées, déléguées, abandonnées au robot ?

*

« *Il y vient, il est arrêté, et au moment où il allait être égorgé par sa sœur, il est reconnu par elle.* » Dans *La Poétique*, Aristote analyse attentivement les diverses formes de la

reconnaissance, en particulier celle des personnes : « [...] *il y a la reconnaissance simple, quand l'un des personnages reconnaît l'autre dont il était connu, et la reconnaissance double, lorsque deux personnages, inconnus l'un à l'autre, se reconnaissent mutuellement, comme dans Iphigénie...* » Le google, c'est aussi la fin de croire reconnaître. Par exemple, être dans la rue et, parmi la foule, croire reconnaître. Le cœur saute... On a cru voir, amené par le flot d'une foule, telle personne bien connue de nous, ou aimée... Ce n'était pas elle, seulement une autre qui lui ressemblait. Pourtant on la suit encore, veut savoir à tout prix ce qui, en la personne inconnue, a pu *ressembler* tant. On la suit et regarde. On la dépasse et se retourne... Mais que voudra dire encore « ressembler », quand tout sera d'avance distingué et nommé ? Et le regard qui se trompe, se laisse tromper, s'engouffre sur un visage et se laisse emporter, séduire, par un trait vu ailleurs — où ira-t-il courir encore, si tout l'apparaissant est par avance nommé, connu, clos, s'il s'est par avance fermé, en se couvrant de tous les noms et de tous les mots ? Qu'est-ce que ce sera encore que *voir* quand la perception aura toujours déjà déchu en signes et en noms exacts — en codes ? Où aura été s'engloutir « *ce monde avant la connaissance dont la connaissance parle toujours* ^{xiii} » ?

*

« *Il suit de là évidemment que les dénouements doivent sortir du fond même du sujet, et non se faire par machine [...].* » Aristote ajoute à cette première remarque (portant sur l'art du poète dramatique) qu'il est possible de « *faire usage de la machine* », mais « *pour ce qui est hors du drame* ». Il faut que

la machine reste en dehors du drame. La raison est simple : la machine supprime le drame en le touchant. Elle rend le drame impossible. Il n'y a plus de tragédie si la machine, dans notre cas le google, se place entre l'autre et moi, entre Oreste et sa sœur, Œdipe et ses parents, et interpose entre nous, entre eux, la lumière éclatante et transparente du signe : le nom et le savoir exact, l'identification sûre. Il n'y a plus de tragédie si, par la machine, s'abolit l'opacité de la perception, son obscurité, ses erreurs et repentirs, sa lenteur patiente, sa violence — soit : toute l'expérience de ma chair comme gangue de ma perception. Il n'y a plus de tragédie si tout est *su* d'avance — et appris comme à l'abri de la perception, en dehors d'elle.

Ce n'est certes pas, pour autant, la fin de la péripétie. Et des « poètes » (des équipes de scénaristes) seront capables de tirer de ces nouveautés technologiques de nouvelles situations de suspens ; où la reconnaissance ne sera plus qu'un jeu (comme on va — descendant — de Plaute, Molière ou Kleist, au vaudeville). Mais c'est alors la fin de la reconnaissance comme drame. La fin de ce que voulait dire reconnaître. Aristote distinguait, au chapitre XVI, diverses manières de la reconnaissance. Il y avait par exemple celle qui se fait « *par le souvenir* », « *lorsqu'à la vue d'un objet on éprouve quelque affection marquée : comme dans les Cypriens de Dicoégène, où le héros, voyant un tableau, laisse échapper des larmes ; et, dans l'apologue d'Alcinoüs, Ulysse entend le joueur de cithare : il se rappelle un souvenir, et pleure ; ce qui le fait reconnaître* ». Bientôt, les machines sauront reconnaître elles aussi. Certes, elles ne reconnaîtront pas les choses, les animaux, les hommes, comme Aristote dit qu'on le peut (les espèces de reconnaissances du chapitre XVI : par les

signes, par le souvenir, par le raisonnement, etc.). C'est que la reconnaissance, pour elles, ne constituera jamais un événement — comme cela, sans doute, le fut pour ces hommes, chez Alcinoüs, qui reconnurent Ulysse quand celui-ci se mit à pleurer. La reconnaissance des machines n'est, à proprement parler, pas une reconnaissance, n'étant le résultat d'aucune mémoire vivante ; elle n'en a que les effets extérieurs — effets de savoir. Une preuve en est, d'ailleurs, que le sanglot d'Ulysse — ce sanglot qui favorise, permet, la reconnaissance par les hommes qui l'entourent — devient au contraire, pour la reconnaissance par la machine, un obstacle : le sanglot, comme le rire, déforme le visage, il complique les calculs. La reconnaissance de la machine n'est pas une reconnaissance, mais le résultat d'un calcul — opération immense de recherche et de confrontation. Ce n'est pas la machine qui reconnaît, c'est seulement la machine, couplée sur le google, qui se met à clignoter quand elle retrouve en lui l'image qu'elle-même a sous les yeux. Recoupement, confrontation, coupure. La machine, donc, n'accomplit pas de reconnaissance véritable — non plus qu'elle n'a de mémoire « vraie ». Mais il n'empêche. L'effet est là — le même — aussi impitoyable. Car le problème, nous l'avons dit, n'est pas, n'est plus, n'a jamais été, que la machine acquerrait ainsi un pouvoir sur nous : le problème est seulement, très simplement, qu'elle détruit et dévaste — même sans *voir* véritablement elle-même — le champ de notre vision. La machine ravage de ses noms le champ si fragile de notre vision.

Il faut donc distinguer soigneusement ce qu'on doit à la machine (l'ordinateur, avant sa connexion au google) et ce qu'on doit au google (l'existence d'une copie numérique du

monde). Car c'est le couplage de la machine sur l'image du monde (le google) qui la rend capable de « reconnaissance ». Et c'est ce couplage-recoupement qui rendra bientôt possible la destruction, non pas du monde, non ! la destruction — *seulement* — de notre Vision ! L'obstruction, l'empêchement de tout Regard.

*

Remarquez qu'on ne numérise pas que nos têtes. Mais aussi les bêtes, les rues des villes, les champs, les intérieurs, etc. « *Il y a encore d'autres reconnaissances: celle des choses inanimées, ou d'autres objets qui se rencontrent par hasard, comme il a été dit.* » (chap. XI) Tout ce que nous laisserons numériser, tout ce que nous laissons *aujourd'hui* numériser, entrer dans le google, dans l'image du monde, pourra être plus tard, quand la technologie sera venue, reconnu et nommé par la machine. La machine ne reconnaîtra jamais que ce que nous aurons copié ou laissé copier du monde. Mais tout, peut-être, aura été copié d'ici là, et continuera d'être copié en direct.

Quand nous disons « c'est la fin de la tragédie », il n'y a pas, peut-être, à prendre trop au tragique cette disparition. On voudrait pouvoir se réjouir qu'Œdipe puisse enfin échapper à son destin. Le tragique chassé par ici se réinvitera très certainement par ailleurs. Ce n'est pas à nous de dire par où. Nous n'en savons rien. Il n'y a d'assez sûr que ceci : nous nous apprêtons à quitter une manière de vivre dans le monde, et de *voir*, manière qui nous liait *via* Aristote aux premiers hommes.

Nous ne disons pas ici, ne voulons pas dire, si c'est un grand mal qui vient, un grand bien, une grande indifférence... Nous essayons seulement de deviner, de voir un peu ce qui arrive, ce qui peut venir... pour ne pas que le choc colossal qui va survenir, ne nous surprenne et secoue trop. Nous savons qu'il nous secouera quand même, pas moins. Nous ne disons cela que pour parler. Que cherchions-nous ? Nous ne cherchions, à vrai dire, rien de désespérant. Rien qui flatte le masochisme humain. En fait, voilà : nous voulions faire seulement comme une sorte d'éloge de la Vue, c'est tout. Un éloge de la Vue, qui est la nôtre, avant qu'elle disparaisse ; et qu'une autre sorte la remplace. Avant cela, juste avant, nous faisons pour elle cet éloge que voilà.

*

Une chose, désormais, n'apparaîtra plus jamais seule. En se donnant, elle portera toujours son nom sur elle, donné par un autre que moi, harnaché dessus, et en plus de son nom, elle aura la charge, celle-ci l'enharnachant pareillement, doublement, quadruplement, de tout le savoir accumulé sur elle — contenu dans le google. Le google ne pose donc pas le problème d'un monde virtuel, mais celui du monde réel devenu — ravalé en — savoir immédiat. Le google recouvrira de leur nom les choses du monde. Et le monde n'apparaîtra plus qu'affublé, chargé, harnaché, clos, accoutré, recouvert ^{xiv}.

Que les machines se mettent un jour à parler, à marcher, à faire le zouave, sera très secondaire — quand bien même que plus spectaculaire sans doute — en regard du moment,

bien plus proche, bien moins spectaculaire, où elles vont obtenir par le google ce pouvoir — muet, sourd, aveugle, n'étant qu'opérations de comparaison, de recoupement et de tri — de reconnaître et de nommer les objets, les bêtes et les habitants du monde. Ce pouvoir ne menace pas notre pouvoir. Il menace seulement, beaucoup plus fragile que lui, et moins bien défendue que lui, tellement plus vague et tellement exposée : la Vision.

*

Ce sera la fin de l'expérience. Ce sera la fin de la tragédie. Œdipe sauvera ses yeux. On peut se réjouir qu'Œdipe échappe à son destin, et sauve ses yeux. Mais il ne les sauvera qu'en leur sacrifiant sa vision — celle qui était incertaine, faite sous le soleil éblouissant, celle qui était vivante et lente — et violente, celle qui faisait qu'il y avait des « choses » et des « autres »...

N. B. — Nous citons, pour *La Poétique* d'Aristote, la traduction de Charles Batteux. Pour les tragédies d'Eschyle, celle de Paul Mazon. Pour *Perceval*, l'édition de Charles Méla (le manuscrit 354 de Berne).

i. « Aucune connaissance ne précède donc en nous, dans le temps, l'expérience [*Erfahrung*], et c'est avec elle que toutes commencent. » (Kant, *Critique de la Raison pure*, Introduction de la seconde édition, trad. A. Tremesaygues et B. Pacaud, trad. mod.)

ii. La machine étant condamnée au présent, sa mémoire ne peut être mémoire véritable du passé ; elle n'est que le résultat d'un mécanisme présent, indéfiniment répétable s'il faut, de confrontation ; elle se fait dans ce présent qui recommence sans cesse. « Il y a, disions-nous, deux mémoires profondément distinctes : l'une, fixée dans l'organisme, n'est point autre chose que l'ensemble des mécanismes intelligemment montés qui assurent une réplique convenable aux diverses interprétations possibles. [...] L'autre est la mémoire vraie. Coextensive à la conscience, elle retient et aligne à la suite les uns des autres tous nos états au fur et à mesure qu'ils se produisent, laissant à chaque fait sa place et par conséquent lui marquant sa date, se mouvant bien réellement dans le passé définitif, et non pas, comme la première, dans un présent qui recommence sans cesse. » (Bergson, *Matière et mémoire*, PUF, coll. « Quadrige », 1999, p. 167-168)

iii. « En effet, par quoi notre pouvoir de connaître (*Erkenntnisvermögen*) pourrait-il être éveillé et mis en action (*zur Ausübung erweckt*), si ce n'est par des objets qui frappent nos sens et qui, d'une part, produisent par eux-mêmes des représentations et d'autre part, mettent en mouvement notre faculté intellectuelle, afin qu'elle compare, lie ou sépare ces représentations, et travaille ainsi la matière brute des impressions sensibles pour en tirer une connaissance des objets, celle qu'on nomme l'expérience ? » (Kant, *op. cit.*)

iv. Tous les extraits de Leroi-Gourhan cités le sont de : *Le Geste et la parole*, tome II, « La mémoire et les rythmes », éd. Albin Michel, 1965, chap. 7-9 (p. 23-82).

v. Car la mémoire mécanique, en réalité, ne rivalise pas avec la mémoire humaine, vivante ; elle ne rivalise qu'« avec le travail cérébral de *confrontation* ». Leroi-Gourhan relevait les conséquences de la régression de la main dans l'esthétique et l'art mêmes de son siècle, soit : dans la perception même du réel. Ainsi, « le déséquilibre manuel a déjà partiellement rompu le lien qui existait entre le langage et l'image esthétique de la réalité, [...] ce n'est pas par pure coïncidence que l'art non figuratif coïncide avec une technicité "démanualisée". » Il faut bien s'attendre à ce que l'extériorisation de la mémoire, telle qu'elle se prépare avec le google, provoque, à son tour, un choc dans l'esthétique. Ce sont les premières ondes de ce choc que, simplement, dans les linéaments de ce texte, nous tâchons de ressentir et faire ressentir ; car ce ne sont encore que les tout premiers signes des tout premiers tremblements, recouverts encore, en surface, de beaucoup de bruit.

vi. Voir le poème d'Hölderlin, « Die Jugend » : *„Da ich ein Knabe war, / Rettet' ein Gott mich oft / Vom Geschrei und der Rute der Menschen, / Da spielt' ich sicher und gut / Mit den Blumen des Hains, / Und die Lüftchen des Himmels / Spielten mit mir. / [...] O all ihr treuen / Freundlichen Götter! / Daß ihr wüßtet, / Wie euch meine Seele geliebt! / Zwar damals rief ich noch nicht / Euch mit Namen, auch ihr / Nanntet mich nie, wie die Menschen sich nennen, / Als kennten sie*

sich. / Doch kann't ich euch besser, / Als ich je die Menschen gekannt, / Ich verstand die Stille des Aethers, / Der Menschen Worte verstand ich nie. / Mich erzog der Wohllaut / Des säuselnden Hains / Und lieben lernt' ich / Unter den Blumen. / Im Arme der Götter wuchs ich groß. “, dont voici une traduction-minute : « Lorsque j'étais

un enfant, souvent un dieu me sauvait des cris des hommes, et de leur baguette ; c'est que je jouais alors, en sérénité et bien, avec les fleurs du bosquet, et les vents du ciel, légers, jouaient avec moi. [...] Ô vous tous, dieux si fidèles et si bons ! Que vous sachiez comme mon âme vous a aimés, alors ! Il est vrai qu'en ce temps-là je ne vous appelais pas en disant vos noms, et vous ne me nommiez non plus, comme les hommes, eux, entre eux se nomment, comme s'ils se connaissaient. Mais je vous connaissais alors mieux que jamais je n'ai connu les hommes, je comprenais le silence de l'éther ; les paroles des hommes, jamais, je ne les compris. J'ai été élevé par l'euphonie du bosquet qui bruissait et, aimer, je l'ai appris parmi les fleurs. C'est dans les bras des dieux que j'ai grandi.»

vii. C'est l'une des définitions de l'aura que donne Walter Benjamin dans « Sur quelques thèmes baudelairiens » (1939), trad. M. de Gandillac, revue par R. Rochlitz, in *Œuvres III*, Gallimard, coll. Folio, 2000, p. 329-390. De ce texte sont tirées toutes les citations de Benjamin qui suivent.

viii. C'est comme si, en effet, le google produisait une caricature grandiose et outrée de ces apparitions, d'abord subtiles, ténues, que Benjamin, dans son époque, avait eu à déceler et penser. Dès lors, c'est jusqu'au texte — si mystérieux, si biblique — de 1916 sur le langage qui, avec le google à venir, se trouve éclairé

comme à neuf — donné dans une nouvelle, et un peu inquiétante, limpidité : *Sur le langage en général et sur le langage humain*, in *Œuvres I*, Gallimard, coll. Folio, 2000.

ix. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la Perception*, p. 415.

x. Exode, 33, 17.

xi. Esaïe, 43, 1.

xii. La « propriété singulière de l'espèce humaine » est d'échapper « à une spécialisation organique qui la lierait définitivement » (Leroi-Gourhan, *op. cit.*). Elle « redevient chaque fois disponible, sa mémoire transportée dans les livres, sa force multipliée dans le bœuf, son poing amélioré dans le marteau. »

xiii. Merleau-Ponty, *op. cit.*, p. III.

xiv. Et qu'on n'aille pas penser que nous parlons ici, nécessairement, des sophistiqués instruments à venir, des casques, lunettes ou cockpits bioniques pour piétons des foules, grâce à quoi, de fait, les noms des choses, bientôt, nous apparaîtront *réellement* en surimpression sur notre vision (alors celle-ci, devenue sans corps, sera en effet « écran de vision », c'est-à-dire définitivement : image). Non, ce que nous disons là vaut pareil, vaut autant et déjà, avant même ce dernier passage : le savoir sur une chose peut bien rester invisible, en retrait ; il altère toujours déjà la perception de cette chose. Nous ne parlons donc pas ici, ou pas seulement, du recouvrement *réel* du visible — mais de son recouvrement par le savoir, même silencieux, même discret, recouvrement intérieur et miné.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
par l'imprimerie Pulsio à Sofia.
Dépôt légal : quatrième trimestre 2011
Imprimé en Bulgarie